

DISCOURS
À LA NATION
(et autres récits)

Du même auteur en français

Romans

Lutte des classes, Notabilia, 2013

La brebis galeuse, éditions du Sonneur, 2010

Récit de guerre bien frappé, Le serpent à plumes, 2009

Théâtre

Radio Clandestine, Mémoire des fosses ardéatines, éditions
Espace 34, 2009

Fabbrica, éditions Théâtrales, 2008

Ascanio Celestini

DISCOURS À LA NATION
(et autres récits)

Traduit de l'italien par Christophe Mileschi

NOTAB/LIA

À propos de Discours à la nation

La plupart des textes qui composent ce livre proviennent originellement de *Io cammino in fila indiana*, paru chez Einaudi en 2011. S'y sont ajoutés, avec l'accord de l'auteur, quelques textes inédits à ce jour en italien, écrits pour le spectacle *Discorso alla nazione* (2013), ensuite adapté en français sous le titre *Discours à la nation* (interprété par David Murgia, mis en scène par Ascanio Celestini. Coproduction Festival de Liège et Théâtre national de Bruxelles. Avec le soutien de L'ANCRE/Charleroi « Nouvelles Vagues ». Prix du public du Festival Off d'Avignon 2013). Ces textes sont signalés par un astérisque dans la table des matières.

Le spectacle *Discours à la nation* s'ouvre sur un prologue, *Bienvenue dans mon pays*, que nous avons placé en avant-prologue.

© Giulio Einaudi Editore S.p.A., Turin, 2011

© Les Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française, 2014

Titre original : *Io cammino in fila indiana*

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-339-8

Sur l'auteur

Ascanio Celestinio est né en 1972, et vit à Rome. Cinéaste, dramaturge, écrivain, il est l'un des acteurs les plus connus du théâtre narratif, courant spécifique à l'Italie, dans la lignée de Dario Fo. La dramaturgie classique y cède le pas à l'art du conteur, et le narrateur reprend le rôle de l'intellectuel, devenant la mauvaise conscience de son temps. Son film *La pecora nera*, adaptation cinématographique de *La brebis galeuse* a été remarqué à la Mostra de Venise en 2011 et a reçu le prix spécial du festival du film italien d'Annecy. Il a écrit six livres, tous publiés en Italie par les éditions Einaudi.

Depuis quelques années, Ascanio Celestini fait l'objet d'une large reconnaissance littéraire dans son pays. Ses engagements civiques et politiques l'ont amené à multiplier ses activités. L'adaptation de *Discours à la nation* au théâtre a remporté le Prix de la Critique 2012-2013 en Belgique.

Bienvenue dans mon pays

Bienvenue à tous. Bienvenue dans mon pays.
C'est un pays qui ne se laisse pas aisément aimer.
Il pleut dans mon pays.
Il pleut dans le monde entier.
Dans certaines régions il pleut par cycles dévastateurs.

Dans mon pays il tombe une pluie permanente.
Jamais dévastatrice, mais insistante.
On pourrait dire que notre occupation principale
c'est de « nous abriter de la pluie ».

Et puis bien sûr il y a la guerre.

Ça fait tellement longtemps
qu'on a fini par s'y habituer et par ne plus y prêter attention.
Mais la guerre est bien là, même si la plupart d'entre nous
l'ont oubliée.
Cette guerre, certains la mènent contre nous,
et ils sont sûrs de la gagner.

C'est plus facile de gagner une guerre si l'ennemi oublie
qu'il est en train de la faire.

Pour que vous compreniez bien la situation,
je prends un exemple simple.
Mettons que je vous donne plein de graines et que vous les semiez.

Le blé pousse, vous le récoltez, vous l'apportez au moulin
pour le faire moudre,
vous faites de la pâte, vous pétrissez, vous attendez que ça lève,
et vous vous faites cuire une miche de pain.

Il s'est passé combien de temps entre la distribution des graines
et la cuisson de la miche ?
Des mois !

Une grande entreprise cotée en Bourse
qui achète et qui vend du pain dans tout le pays
ne peut pas attendre si longtemps.

À cause de quelque ragot, d'un simple bruit de couloir,
elle peut faire faillite,
et en un clin d'œil.

Vous comprenez quelle guerre est en cours ?

Ce sont les économistes qui nous l'expliquent.
Pour faire une miche de pain il faut des mois,
alors qu'en quelques heures de travail
la chaîne de montage débite une dizaine de pistolets.

Et donc le prix du pain grimpera bientôt vertigineusement
tandis qu'au marché on trouvera des pistolets pour rien.
Personne n'aura de sous pour le pain
et tout le monde s'armera pour attaquer les boulangeries.

Dans une tension pareille, pas facile de former un gouvernement.
De temps en temps certains aspirants à la tyrannie lèvent la tête
et demandent qu'on les plébiscite.

Mais c'est dangereux de lever la tête.
On les écoute et à la fin de leur discours
il y a toujours quelqu'un quelque part pour tirer
et voilà que l'aspirant dictateur s'effondre dans une mare de sang.

C'est sûr, c'est un problème.
Mais la guerre, c'est une condition à laquelle on s'habitue.
Il suffit de garder la tête baissée.

Mais à la pluie, non.
À la pluie, il n'y a pas de remède.

Difficile de prévoir comment ça finira.
Difficile même de prévoir si ça finira.

Assisterons-nous à un final épouvantable
ou à une épouvante sans fin ?

La goutte – Prologue

*Un homme est assis dans sa chambre.
Il regarde le robinet qui goutte.
L'homme pense « C'est une goutte.
Il faudra bien que quelqu'un résolve ce problème de goutte.
Je pourrais me lever et aller fermer le robinet,
mais je ne peux pas tout faire moi-même. »*

Pendant ce temps, les gouttes tombent l'une après l'autre.

*« Il y a de petites gouttes et il y a de grosses gouttes,
toutes les gouttes ne sont pas pareilles,
c'est pas vrai cette histoire de trucs qui se ressemblent
comme deux gouttes d'eau.
Il y a des gouttes qui sont plus grosses que d'autres gouttes
plus petites,
et la goutte de mon robinet à moi
pourrait bien être une petite goutte.
N'empêche que même quand il s'agit de petites gouttes
à un moment donné le lavabo se remplit quand même.
Le lavabo sera plein à ras bord
jusqu'à ce que tombe la goutte fatale qui fera déborder le vase.
L'eau commencera à couler sur le sol
et alors j'aurai les pieds mouillés.
Je pourrais les soulever pour éviter l'eau qui avance,
mais ce ne serait qu'une solution temporaire.
Tôt ou tard, goutte après goutte, l'eau inondera ma chambre.*

Le plancher cédera sous le poids de l'eau.
Mais le plancher de ma chambre
c'est le plafond de la chambre du dessous.
Des milliards de gouttes feront s'effondrer le plafond
et inonderont la chambre de l'étage inférieur,
et tous ses objets utiles et inutiles et les gens qui y vivent.
Ensuite, comme le robinet continuera inexorablement à fuir,
le plancher de la chambre du dessous s'effondrera.
Et ce plancher, c'est le plafond de la chambre du dessous,
qui sera envahie par l'eau
comme tous les objets utiles et inutiles qui s'y trouvent
et tous les gens qui y vivent.

Et ma chambre est au sommet
d'un immeuble de vingt-cinq étages.
Vingt-cinq chambres,
avec tous les gens qui y vivent
et tous leurs objets utiles et inutiles.
Les chambres s'effondreront l'une sur l'autre.
Les ruines de mon immeuble
seront ensevelies sous la vague d'une infinie quantité de gouttes.
L'eau engloutira les décombres. »

*Un homme est assis dans sa chambre.
Il regarde le robinet qui fuit et il voit le déluge.*

Et il pense
« C'est pas possible. Non, c'est vraiment pas possible. »

*Alors il se tourne sur le côté et regarde le mur.
Il cesse de penser à la goutte.
Il sourit et sereinement s'endort.*

J'ai l'angoisse

J'ai l'angoisse.

Je tiens à dire tout de suite que ça n'a rien à voir avec la politique, c'est pas un truc lié aux infos dans les canards, ni aux journaux télé criminels, crimiphores, crimivores, qui font trembler le citoyen pendant qu'il avale son ragoût devant la nouvelle de la dernière mère tueuse qui étrangle son enfant et le met au congélateur.

J'ai l'angoisse.

Abstraction faite d'une question en particulier.

L'angoisse, c'est quelque chose qui vous prend la tête et qui gonfle.

Comme l'air dans un ballon,

ça n'a de concret qu'une couche toute mince de caoutchouc, et pour le reste, c'est juste de l'air.

De l'air pareil à celui qui se trouve en dehors du ballon, de l'air qui à l'extérieur de la fine couche de caoutchouc ne contient rien,

mais qui à l'intérieur prend la forme d'un volume qui grandit à chaque fois qu'on souffle.

J'ai l'angoisse.

Je me sens étouffer.

Le ballon gonfle dans mon cerveau.

Plutôt qu'à une céphalée,

ça ressemble à un sentiment de vide qui coupe le souffle.

Je regarde dans l'encyclopédie médicale :
si à cette sensation d'asphyxie
s'ajoute en plus un poids sur la poitrine,
ça pourrait être un infarctus.
Si ça s'accompagne d'une douleur persistante au bras gauche,
pas spécialement forte, mais têtue et durable,
alors c'est sûr, c'est l'infarctus.
Je monte dans ma voiture et je fonce aux urgences,
parce que, évidemment, l'angoisse
ne s'empare jamais de toi à l'heure
où ton médecin reçoit
quand tu passes par hasard à côté de son cabinet.
Ça te prend quand tu es tout seul à la maison
ou à la rigueur quand il y a quelqu'un
qui sait comment la faire augmenter.

Pendant le trajet je sens des fourmillements dans mon bras
et ma jambe gauches,
puis c'est symétriquement le tour de mes deux autres membres.
Je perçois distinctement deux ou trois élancements dans le torse,
deux coups de couteau sans prévenir.
Heureusement que le cœur est le siège des sentiments...
Traîtrise des sentiments !
Jamais de caresses, que des lames.
Je freine brusquement à l'entrée des urgences,
j'ouvre la portière et je tombe par terre en hurlant pétrifié.
On me charge sur un fauteuil roulant,
urgence extrême,
je comprends qu'on me parle pour voir si je réponds,
je répète mes nom et prénom,
je les épelle en balbutiant.
On m'enfonce une aiguille dans le bras,
on m'arrache mon tee-shirt
et on me colle des bouts de sparadrap sur le torse.
On me prélève du sang et on l'envoie au labo d'analyses
sans ordonnance médicale,
sans que j'aie jeûné le matin,
sans prépaiement ni personnel paramédical

des paracabinets paraspécialisés,
sans tampons, ni files d'attente, ni tickets coupe-file.
On fait gonfler un beignet sur mon bras
et on mesure ma tension
au moyen d'une machine qui se met aussitôt
à tracer la courbe de mes battements cardiaques
sur une sorte de rouleau de papier-cul millimétré.

Le médecin qui jusque-là avait l'angoisse comme moi
se tranquillise.
Mes analyses en main il me dit qu'il faut que je boive plus d'eau,
et que je prenne du potassium et du magnésium.
« En été, prenez donc des compléments alimentaires. »
Pour le reste, je vais bien,
je peux aller aux jeux Olympiques.
« Je manque d'entraînement », je dis pour dédramatiser,
et lui, il me regarde comme pour dire
que je tiens la forme idéale
pour gagner les jeux Olympiques des cons.

J'ai l'angoisse.
J'ai lu l'encyclopédie médicale et ça avait l'air d'un infarctus.
« Si vous aviez lu l'article sur la lèpre, vous vous seriez mis à peler
et à vous couvrir de cloques », qu'il dit.
« L'angoisse n'est pas une maladie,
c'est un état.
Si le soir vous n'arrivez pas à dormir,
au lieu de venir à l'hôpital prenez un somnifère,
il y en a qui assommeraient un bœuf. »
Mais avoir l'angoisse, ça vous coupe le souffle,
ça donne la sensation d'étouffer.
Au lit, le soir, quand je n'arrive pas à dormir,
si je prends un somnifère,
dès que je me mets à sentir le sommeil chimique
qui me gagne
je me sens mourir.
Je me fais l'effet d'un suicidaire qui se flingue aux barbituriques.
Je suis angoissé,

je ne suis quand même pas Marilyn Monroe.
Pour un angoissé le sommeil,
c'est une espèce de répétition générale de la mort.

Le médecin me dit « Quand vous n'arrivez pas à dormir
regardez par la fenêtre
et vous verrez les lumières éteintes dans les autres maisons.
C'est la preuve que tout le monde dort. »
Moi je réponds « Docteur, dormir c'est comme mourir,
je regarde par la fenêtre et la ville est un cimetière. »
« En apparence, mais le lendemain tout le monde se lève.
Personne n'est mort », qu'il dit.
« En apparence, que je réponds, mais ensuite la nuit tombe
et tout le monde regagne sa tombe.
Les gens sont des vampires à l'envers. »

« Dormir c'est comme mourir,
même Shakespeare le dit, qu'il me fait,
mourir, dormir, rêver peut-être. »
« Bien sûr, que je réponds, d'ailleurs il ajoute *peut-être*.
Et à la fin, Shakespeare est mort aussi.
Maintenant, on peut toujours aller lui dire de ne pas s'en faire,
que c'est juste de l'angoisse,
et que demain il va se réveiller à côté d'Euripide et de Pirandello. »

Le médecin me dit « Alors comptez les moutons. »
Mais je ne peux pas.
Au début ça m'apaise.
Au bout de la première dizaine je me sens mieux,
mais si je dépasse cinquante me voilà encerclé.
Cinquante et un, cinquante-deux, cinquante-trois...
Moi, je suis angoissé,
au milieu des gens la panique me prend,
alors au milieu des moutons, tu parles...

« Et alors restez éveillé.
Tôt ou tard vous vous écroulerez », qu'il me dit. Et il me met dehors
pour faire de la place à un type qui s'est coupé avec sa tronçonneuse.

Veinard.

Au moins il perd du sang de quelque part,

on arrête le sang et la maladie disparaît.

Il n'a pas un ballon dans la tête, lui.

Il se coupe la jambe et il passe devant tout le monde,
c'est la *rock star* des urgences.

Moi, j'ai l'angoisse.

Je ne sais pas où coller des pansements.

Je ne sais pas quel trou je dois boucher.

Je rentre chez moi,

et pour m'endormir j'essaie de lire un livre.

Il me faudrait un truc léger, qui me vide la cervelle,

mais je ne vais quand même pas me mettre à lire *Harry Potter*
juste parce que je suis allé aux urgences

à cause d'un infarctus hystérique !

J'allume la télé,

espérons qu'on transmette une partie de billard,

un plan fixe sur un tapis vert,

rien que des boules et des queues,

je n'y comprends rien et pour moi, c'est pareil qu'un mantra.

Je suis angoissé.

Pourquoi suis-je angoissé ?

À cause de l'avenir de mon fils ?

À cause du gouvernement et de sa dérive autoritaire ?

À cause des guerres et de la pauvreté et de la pollution ?

Ai-je une alternative ? Un autre monde est-il possible ?

Ai-je mis le doigt sur la coupure de la tronçonneuse existentielle ?

Puis-je enfin aller chez le médecin et lui dire

« Le mal est là. Mettez-moi un pansement, de la gaze, un plâtre » ?

J'envie les camarades.

Les maquisards de l'ancien temps qui pendent Mussolini

par les pieds

sur le Piazzale Loreto,

qui le détestent et continuent à lui tirer des coups de feu
dans la tête quand il est déjà mort.

Qui hurlent « Ordure d'assassin », à lui,
et « Pétasse », à la Petacci.

J'envie les anticommunistes viscéraux,
les fascistes décomplexés,
parce qu'ils se consolent en faisant le salut romain.
Ils vont au lit et ils s'endorment en souriant le bras tendu.

Les supporteurs aux onze héros,
les soldats qui ont un drapeau à honorer
et cent mille autres sur lesquels cracher et tirer.

Mais moi par contre
je suis sans armes.
Je suis sans foi
et sans drapeaux.

Moi, j'ai l'angoisse.

Silhouettes

Moi, j'ai une technique.
Quand je participe à une réunion,
je m'assois, je sors le revolver et je le pose sur la table.

C'est juste une technique,
je l'utilise pour vivre en paix avec mes semblables.
Mais je dois me fixer des règles.

La règle numéro un, c'est de *sortir tout de suite le revolver*.
Je dois le sortir dès que j'arrive.
Il ne faudrait pas que quelqu'un aille penser que si je le sors
c'est à cause de la tournure que prend la conversation.

La règle numéro deux, c'est de *ne jamais regarder le revolver*.
C'est une règle fondamentale.
Autrement, quelqu'un pourrait penser
que j'essaie d'appuyer mes propos
par quelque forme d'intimidation,
en lorgnant le revolver du coin de l'œil
comme pour dire « Faites gaffe, je vais tirer dans le tas ! »
Le revolver ne doit jamais faire l'objet d'une discussion.

D'ailleurs, la règle numéro trois, c'est de
ne jamais parler du revolver,
sinon ça pourrait sembler redondant.
Il y en aurait qui penseraient

que si j'ai besoin de rappeler à autrui que j'ai un revolver
c'est parce que sans revolver
ce que je dis ne serait pas aussi convaincant.

Bien entendu, mon silence à propos de ce revolver
ne signifie pas que je ne pense pas à ce revolver,
tant il est vrai que la règle numéro quatre, c'est justement de
penser constamment au revolver.

Mais il ne s'agit pas d'une pensée en général,
d'un souvenir personnel,
d'une image un peu floue.
Il s'agit d'une pensée précise.
Toujours la même.

Je pense aux chambres cylindriques où sont logées les cartouches,
à la pression sur la gâchette qui relève le chien
tout en faisant tourner le barillet,
qui pivote dans le sens des aiguilles d'une montre.
Je pense au chien qui, atteignant son point mort,
autrement dit son extension maximale,
s'abat sur la charge de poudre de la cartouche
et fait partir le coup.

Moi, j'ai une technique.
Quand je participe à une réunion,
je m'assois, je sors le revolver et je le pose sur la table.

Bien entendu, certains pourraient croire que,
en dépit de mes règles,
l'attention qu'on me porte
découle exclusivement du revolver que j'exhibe au grand jour,
bref, que mes interlocuteurs sont influencés par ce revolver.

Alors, pour qu'il n'y ait plus aucun doute,
je me suis mis à le garder dans ma poche.
Certains savent que j'ai un revolver,

mais à mesure que le temps passe je rencontre
de nouveaux interlocuteurs
qui ignorent sa présence.

Ma technique fonctionne quand même.
Bien entendu, je suis obligé de modifier la première règle,
ce qui veut dire que je ne peux plus sortir le revolver
aussitôt que je m'assois.

Mais la règle numéro un n'a pas été complètement abolie.
Simplement, je me borne à penser au revolver
que j'ai dans la poche.

Je pourrais donc dire que
j'ai une nouvelle technique.
Quand je participe à une réunion,
je m'assois et je pense au revolver.

Pour le reste, rien ne change.

La possibilité d'avoir un revolver en poche
sans être obligé de le sortir,
pour moi, ça a été une révolution.
Maintenant, les effets bienfaisants du revolver
peuvent être mis à profit n'importe où
et pas seulement pendant une réunion.

Sans jamais regarder le revolver,
ni en parler ni le montrer,
je peux y penser constamment.

Même quand je croise dans l'escalier mon voisin d'à côté,
le colonel à la retraite,
ou quand je vais au bar prendre un café,
ou quand je parle avec ma femme.

Moi, je me confronte à l'humanité,
je la regarde bien en face,

je pense au revolver,
et une sorte de magie opère,
un changement dans ma perception du monde.

Tous les êtres qui m'entourent
aussitôt se transforment en cibles.
Non pas que je tire sur eux pour de vrai, je ne suis pas
quelqu'un de violent.
Mais la possibilité de le faire me les fait voir comme des silhouettes.
Des silhouettes immobiles ou en mouvement,
des silhouettes parlantes, mais des silhouettes en tout cas.
Chacune munie de sa cible
dessinée sur son front ou autour de son cœur.

Je croise le colonel à la retraite
qui sort de l'ascenseur avec ses gros sacs de courses.
« Au supermarché, le mercredi jusqu'à midi,
il y a une réduction pour les retraités »,
dit-il en me montrant les cochonneries qu'il s'achète.
Je l'aide à porter ses courses jusqu'à sa porte blindée.
Je pense au revolver dans ma poche,
je regarde la cible,
je souris et lui souhaite une bonne journée.

Je descends prendre un café,
le barman qui a mis ses mains à tremper dans l'eau de l'évier
et qui a une tache marron sur sa chemise blanche
demande « Vous désirez ? »
Moi, je pense au revolver dans ma poche,
je regarde la cible,
je souris et je dis « Un café serré, s'il vous plaît. »

Ma femme me parle de sa crème à l'extrait d'écorce de bouleau
pour lutter contre les vergetures sur les fesses.
Je pense au revolver dans ma poche,
je souris et je lui masse le derrière.

Si je ne sors pas le revolver de ma poche pour tirer dans la cible,
c'est juste parce que c'est mon choix,
mais la possibilité de le faire me procure un grand soulagement.

Avoir une alternative !

L'alternative de tirer sur le colonel à la retraite
en le faisant exploser au milieu de ses cochonneries à moitié prix,
de faire sauter la citrouille du barman,
de tirer dans le cul ramollo de ma femme,
son cul tout huileux d'extrait d'écorce de bouleau.

Moi, j'ai une technique.

J'ai toujours le revolver dans ma poche.
Je n'en parle pas, je ne le montre pas,
mais j'y pense constamment.

Une fois, j'ai fait une expérience.

J'ai délibérément laissé le revolver dans le tiroir de ma table de chevet
et je suis sorti de chez moi.

Dans l'escalier j'ai croisé le colonel à la retraite.

Il ahanait avec ses sacs remplis de cochonneries.

« L'ascenseur est en panne, m'a-t-il dit, justement aujourd'hui,
un mercredi, le jour où je fais mes grosses courses. »

Il était en sueur.

La sueur dégoulinait sur son visage gras,
sa chemise était maculée de sueur.

Deux grosses taches sous ses aisselles et une sur son ventre.

« L'ascenseur est en panne ! » disait-il,
tandis que je cherchais la cible sans la trouver.

Sans revolver, il n'y a pas d'alternatives,
on doit faire la conversation.

J'ai couru au bar,

j'ai pensé « Je vais prendre un café et ça va me passer. »

Le barman avait mis ses mains à tremper dans l'eau de vaisselle.

Quand il m'a vu entrer

il s'est essuyé sur son tablier tout crasseux

et il m'a demandé « Vous désirez ? »
« Un café ? » ai-je répondu comme si je posais la question,
comme si c'était moi qui le lui proposais.
Il a ouvert le lave-vaisselle
et il en a sorti tout un tas de tasses toutes brûlantes.
Il les a empilées sur la machine à café,
il lui a fait lâcher un petit jet de vapeur
et d'une main encore mouillée il m'a donné la tasse.
Sans revolver, il n'y a pas d'alternatives,
on doit prendre un café.

J'ai couru chez moi.
Ma femme m'a ouvert la porte les cheveux tout mouillés,
une serviette éponge sur les épaules et la teinture en main.
« Est-ce qu'on voit encore les racines ? »
a-t-elle demandé en me montrant ses cheveux gris.
Et moi je cherchais la cible sur cette tête à demi colorée,
mais il n'y avait que des cheveux encore trempés de mousse.
Sans revolver, il n'y a pas d'alternatives,
on doit regarder les racines.

Alors j'ai couru dans la chambre à coucher,
j'ai pris le revolver dans le tiroir,
je l'ai serré très fort dans ma main en appréciant la froideur du métal,
la lourdeur de la pièce.
Puis je l'ai glissé dans ma poche.

Ma femme m'a rejoint.
Ses cheveux dégoulinant de savon sur ses oreilles,
elle a dit « Qu'est-ce que t'as ? »

Je l'ai regardée en pensant
aux chambres cylindriques où sont logées les cartouches,
à la pression sur la gâchette qui relève le chien
tout en faisant tourner le barillet,
qui pivote dans le sens des aiguilles d'une montre.
Je pensais au chien qui, atteignant son point mort,
autrement dit son extension maximale,

s'abat sur la charge de poudre de la cartouche
et fait partir le coup.

J'ai répondu « Rien, ma chérie, maintenant ça va mieux »
et sur son front la cible a reparu,
le petit cercle coloré avec un point au centre.

Moi, je vous vois à la télé,
je vous lis dans les journaux,
politiciens, banquiers, présidents de conseils d'administration.
Et je sais parfaitement ce à quoi vous pensez.

Quelque discours que vous fassiez, de la justice à l'immigration,
de l'économie à la Constitution,
vous pensez tout le temps à la même chose :
au pistolet que vous avez dans la poche.

C'est pour cette raison
que vous nous regardez comme un tas de silhouettes.
C'est pour cette raison que vous parlez à main armée.

Mafieux et corrompus

Il était une fois un petit pays.
Il y vivait un petit peuple
gouverné par un petit gouvernement.

C'était un petit pays démocratique.
Il avait eu une petite première république
qui s'était achevée tragiquement,
ses gouvernants étaient tous passés en justice
et ils devaient finir en prison.

Mais cette fois-là
ils préférèrent aller dîner au restaurant Le Cradoque.
Parce que Le Cradoque, c'est mieux que la prison.

Le jour suivant les petits gouvernants
se consultèrent pour comprendre
ce qui avait cloché
dans la petite première république.
Ils tombèrent tous d'accord
pour reconnaître que le problème principal
résidait dans le fait qu'au gouvernement
il y avait un parti de corrompus et de mafieux.

« Il n'y a qu'à dissoudre ce parti », dirent-ils.
Et ils en fondèrent deux.
Un parti de mafieux et un autre de corrompus.

Mais les corrompus ne devaient pas être mafieux
et les mafieux ne devaient pas céder
à la tentation de la corruption.

Ça leur parut une bonne idée,
ils fondèrent la petite deuxième république
et pour fêter ça ils s'en allèrent tous ensemble déjeuner au Cradoque.

Il y eut des gouvernements corrompus
avec les mafieux dans l'opposition
et des gouvernements mafieux
affrontant l'opposition des corrompus.
Ainsi était née la démocratie de l'alternance
fondée sur le bipolarisme.

Mais ce système ne tient bon que si les blocs,
en plus d'être opposés, sont aussi bien séparés.
Au lieu de quoi les mafieux devinrent tellement mafieux
qu'ils se mirent à frayer aussi avec la corruption,
et les corrompus étaient si intrinsèquement corrompus
qu'ils agissaient en mafieux.

Ce petit peuple avait tout accepté :
il avait été fasciste et antifasciste,
communiste et anticommuniste,
démocrate-chrétien et... point barre.
Parce que le démocrate-chrétien est neutre, le contraire n'existe pas.

Le petit peuple avait agité le drapeau noir
et le drapeau rouge,
le drapeau jaune et le drapeau blanc,
il avait fait le salut romain et dressé le poing,
le signe de croix et des cornes à l'arbitre,
il avait cru aux Chemises noires, à la faucille et au marteau,
à la croix celtique et à la croix rouge,
au Chêne et à l'Olivier
au lierre et à la feuille de figuier,
au bourricot, à la brebis qui fait *mêêêê*,
au loup qui la boulotte et au berger qui la sodomise.

Mais le petit peuple était maintenant fatigué
et il se rappela qu'il était un peuple.
Et quand le peuple se rappelle qu'il est peuple, il fait peur.

Alors le pouvoir se mit à trembler
et il trembla si fort que le peuple lui dit
« C'est carnaval ! C'était pour rire ! »

Le pouvoir cessa de trembler et dit
« Moi aussi, c'était pour rire. »

Et ils s'en allèrent dîner tous ensemble au Cradoque.

Les mouches silencieuses

Même le plus patient des garçons
nous l' faisons sortir de ses gonds
la personne la plus heureuse
sous nos pattes est malchanceuse.
Nous sommes les mouches silencieuses
les bestioles les plus ennuyeuses
c'est pas un hasard si sur l'nez
nous savons nous promener.

TRIO LESCANO

Maintenant j'y vais et je lance ma bombe.
Je vais au Parlement et je lance ma bombe.
Je prends ma voiture et ma bombe,
je vais au Parlement et je la lance.

En fait c'est peut-être mieux que je n'y aille pas en voiture.
Avec toute la circulation qu'il y a à Rome,
le temps que j'arrive, le gouvernement sera déjà tombé tout seul.
Et puis je crois bien que le Parlement
est dans une zone à circulation limitée.

Je crois que je ferais mieux d'y aller avec les transports en commun.
Sauf que moi, vu que j'habite en banlieue,
le bus ne passe jamais par ici.

Je vais finir par m'énervé à cause du bus
et par ne plus avoir envie de lancer ma bombe au Parlement.

Alors je vais y aller à vélo
et demain sur le journal
on écrira que je suis un révolutionnaire écolo.
Alors je pédale, je pédale, je pédale et je pédale encore...
Comme il est loin du peuple le palais du pouvoir !

Je m'arrête devant le Parlement.
Je descends de vélo.

Je l'attache bien comme il faut.
Cet endroit est bourré de voleurs.
On ne sait jamais.

À tous les coups, au Parlement, il y a un gardien à l'entrée.
Et si le type m'arrête, je lui dis quoi ?

Je lui dis la vérité,
« Je vais lancer ma bombe. »
Je le prends au dépourvu,
du coup il hésite, j'en profite pour entrer et je la lance.

Je prends mon courage à deux mains et j'arrive au palais.
Le gardien m'arrête, mais moi, j'ai ma réponse toute prête,
la réponse qui déconcerte, sauf qu'il me dit
« Le veston. On n'entre pas au Parlement si on n'a pas de veston. »
Ça, je ne m'y attendais pas.
Je dis « Oui mais moi je suis un révolutionnaire,
je m'en tape des conventions bourgeoises. »
« Et moi, je suis un prolétaire, comme vous, fait le gardien,
vous voulez me créer des problèmes avec mes supérieurs ?
Je ne peux pas vous laisser entrer sans veston. »

« Mais j'en n'ai pas, moi, de veston », je dis.
« Je vais vous en passer un. On en a en réserve. »
« Je fais du 44 », je dis.

« C'est pas une boutique de mode, ici, on peut pas choisir.
Il me reste un 52. »

C'est trop grand pour moi,
démessurément,
et en plus c'est un veston à carreaux.
J'ai l'air d'un clown.

Tant mieux,
comme ça je détourne leur attention grâce à ma tenue de clown
et je lance ma bombe
et après, c'est moi qui vais me tordre de rire.
Rira bien qui rira le dernier,
ça deviendra un slogan comme *hasta la victoria siempre*.
On l'imprimera sur des tee-shirts où il y aura aussi ma tronche.
Le veston d'abruti deviendra un équivalent du béret du Che.

Je m'apprête à entrer mais le gardien me stoppe encore une fois.
Il demande « Je peux savoir où vous allez ? »
Cette question-là, je m'y attendais.
Je me suis préparé.
« Je vais lancer ma bombe »,
que je répons, certain de le prendre au dépourvu.

Sauf que lui « D'accord, mais il faut attendre votre tour. »
« Pourquoi, il y a une liste d'attente ? »
« Vous croyez quoi ? Que vous êtes le premier
qui vient lancer une bombe au Parlement ? »

Bref, j'entre avec mon veston à carreaux,
il y a un tas de gens, mais il n'y a pas de file d'attente.
Je m'attendais à une file indienne
comme à la caisse du supermarché,
comme à la poste.
Mais ce n'est pas cet empêchement inattendu
qui arrêtera ma bombe.
Du coup, je fais comme chez le docteur,
je demande « C'est qui le dernier ? »

« C'est moi », me répond un type avec une longue barbe.
« T'es anarchiste ? » je demande.
« Non, je suis juste un citoyen en pétard. »
« Mais t'as une barbe d'anar, non ? »
« Non, c'est juste que ça fait six mois que j'attends.
Je ne peux pas bouger d'ici sinon je vais perdre mon tour.
L'anarchiste, il est assis là-bas au fond. »

Je vois un vieux barbu en houpelande et chemise à jabot.
Je demande au citoyen « Lui aussi, ça fait six mois qu'il attend ? »
« Non, lui, il est là depuis 1948. »
« Et il n'a pas encore lancé sa bombe ? »

On peut dire que pensée et action sont difficiles à concilier.
Par la pensée, l'anarchiste
a tout de suite compris que l'Italie était une arnaque,
mais en ce qui concerne l'action, il met un peu trop longtemps.
Cela dit je l'aime bien l'anarchiste avec sa bombe toute ronde
d'où pointe une mèche comme dans les dessins animés.

« Et toi, t'as apporté quoi comme bombe ? »
je demande au barbu devant moi.
« De la dynamite,
je suis un traditionaliste.
Et toi ? »

« Une grenade.
C'est mon grand-père qui l'avait dans sa cave,
c'est un souvenir de famille. »
Ensuite je regarde autour de moi.
« Et tous ces gens, ils attendent tous leur tour ? » je demande.
Le citoyen fait oui de la tête.

Un petit groupe est assis par terre, les jambes croisées.
Ils ont plein de livres.
Et ils écrivent, ils écrivent.
Ils sont un peu babas cool, mais sans guitare.
Et ils sont entourés de bouteilles vides.

« Hippies alcoolos ? » je demande.
« Non, Brigades rouges », qu'il fait.
« Et eux non plus ils n'ont pas lancé leur bombe ? »
« Ils sont arrivés dans les années soixante-dix
avec des cocktails Molotov
mais depuis l'essence s'est évaporée.
Avec ce que coûte le carburant de nos jours
ils n'ont pas les moyens d'en racheter.
Ils voulaient organiser un concert de soutien,
histoire de se faire un peu de fric.
Ils avaient prévu de faire venir les Inti-Illimani,
mais à l'entrée on n'a pas voulu les laisser passer
parce qu'ils étaient en poncho,
ils étaient trop nombreux,
il n'y avait pas assez de vestons disponibles. »

Assis à l'écart je vois un étranger dans une grande robe de chambre.
« Un Arabe ? » je demande.
« C'est Ben Laden,
il dit qu'il a une bombe chimique de destruction massive, mais
personne n'y croit. »

C'est donc ici qu'il se cache.
Les grottes secrètes en Afghanistan, mon œil.
Il a été capturé par la bureaucratie italienne !
« Mais comment se fait-il, je demande,
que nous restions tous là à attendre notre tour
et que personne ne se décide à lancer sa bombe ? »

« Ici, le temps passe à toute vitesse,
dit le barbu citoyen,
le temps passe, et tu oublies la raison
qui t'a poussé à prendre la décision de lancer une bombe.
Regarde l'anarchiste.
Soixante ans plus tard
il ne se rappelle même plus où il a mis ses allumettes. »

« Moi, je suis sûr que l'anarchiste,
il est venu parce qu'il s'était senti trahi, je dis.
Si ça se trouve c'est un ouvrier,
après le combat mené par les résistants il s'attendait
aux usines autogérées,
et au lieu de ça, le ministre Scelba a envoyé ses CRS.
Et puis si lui, il a oublié,
les Brigadistes, eux, ils ont une bonne mémoire.
Je m'en souviens moi aussi :
il faut frapper au cœur l'État bourgeois, qu'ils disaient.
Et je me rappelle même pourquoi :
ça a commencé après l'explosion des bombes fascistes,
les magouilles des services secrets,
après les attentats de Piazza Fontana, Brescia, l'*Italicus*,
la gare de Bologne.
Les massacres d'État, on s'en souvient très bien ! »

« Tu t'en souviens vraiment ? me demande le barbu.
Ici, le temps passe à toute vitesse,
ça fait maintenant six mois que nous parlons
et j'ai l'impression que toi non plus,
tu n'as pas encore lancé ta bombe. »

« Six mois ? » je demande.
Je touche mon menton
et moi aussi j'ai une grosse barbe.

« Et maintenant, ça fait déjà un an », il me dit.
Le fait est que je commence aussi à perdre un peu mes cheveux.

Il me regarde un peu au-dessus des yeux.
Il faut croire que je me dégarnis pour de bon.
Moi aussi je le regarde, le citoyen en pétard,
et j'ai l'impression qu'il y a chez lui quelque chose de comique.
Quelque chose dans sa tenue qui ne colle pas.
Ça vient du veston.
Un veston à carreaux, comme le mien, mais étriqué,
trop petit pour sa taille imposante.

« C'est pas à toi, ce veston, pas vrai ? » je demande.
« Non, il répond, c'est le gardien à l'entrée qui me l'a prêté.
Je fais du 52, mais il m'a refilé un 44. »

« Et moi je fais du 44
mais j'ai dû m'arranger avec un 52 ! » je lui dis.
« On n'a qu'à échanger ! »
Il sourit.
Je souris.

Voilà,
parfois il suffit d'un petit geste, d'un geste symbolique,
pour que les choses se remettent en ordre.
Pas besoin de quelque chose d'éclatant.

Avec nos vestons à nos tailles
nous faisons une tout autre impression.
Nous sommes moins ridicules,
nous ne le sommes même plus du tout.
Et avec nos barbes
et toutes ces bombes dans nos mains
nous avons l'air de véritables révolutionnaires.
Nous en avons juste l'air.

Je regarde les Brigadistes avec leurs bouteilles vides,
l'Arabe assis sur un tapis le long du mur.

Je regarde les ouvriers des barricades de 48 et de 68,
les paysans crottés de terre,
les journaliers agricoles qui sentent l'oignon,
les étudiants de 77 et les précaires de l'an 2000,
les maîtresses courageuses et les mères courage,
les associations de tombés au front, les résistants et leurs drapeaux,
les soldats connus, les soldats inconnus, les soldats méconnus,
les exemptés du service militaire,
les parents des victimes,
les voisins d'en face des persécutés,

les officiants des sacrifiés,
les survivants des tremblements de terre, des alluvions,
des inondations, des exondations,
les réchappés, les négligés, les oubliés,
les indignés, les enragés,
les opprimés et les offensés.

Je regarde l'anarchiste immobile au fond de la salle.
Le premier de la file, même s'il n'y a pas de file à proprement parler.
C'est lui qui est le plus près de la porte de la présidence.
Lui non plus n'a pas encore lancé sa bombe,
mais ça ne veut pas dire qu'il y ait renoncé,
qu'il ait jeté sa soutane aux orties.
Si quelqu'un avait la possibilité de la lancer,
ce serait certainement lui le premier.

Moi aussi je la lancerais bien,
mais je ne me permets pas de passer devant lui.
Je suis un révolutionnaire, pas un mal élevé.

Pourtant j'ai moi aussi quelque chose en commun avec lui
et avec eux tous.
Nous avons quelque chose en commun,
je ne sais pas si c'est l'idéal
ou si c'est parce que nous avons tous fait la même erreur.

Toujours est-il que nous sommes tous immobiles
chacun dans son trou.

En un million d'années
la mouche non plus n'a pas appris à échapper à l'araignée.

Les pauvres

Les pauvres étaient tellement pauvres
qu'ils prirent leur faim,
la mirent en bouteille et s'en allèrent la vendre.
Ce furent les riches qui l'achetèrent,
eux qui dans la vie avaient mangé de tout,
du caviar farci aux *macaroniquetamère* à la broche,
et qui voulaient aussi connaître la saveur de la faim des pauvres.
Ils se l'achetèrent, en donnèrent un bon prix,
et pendant un moment les pauvres firent aller.

Mais ensuite ils redevinrent aussi pauvres qu'avant.
Alors ils embouteillèrent leur soif et s'en allèrent la vendre.
Ce furent les riches qui l'achetèrent,
eux qui dans la vie avaient bu de tout,
du Château d'Yquem au gros-bleu-qui-tache,
mais qui n'avaient encore jamais goûté à la soif des pauvres.
Ils se l'achetèrent, en donnèrent un bon prix,
et pendant un moment les pauvres firent aller.

Mais ensuite ils retombèrent dans leur pauvreté.
Alors ils prirent leur colère,
la mirent en bouteille et s'en allèrent la vendre.
Ce furent les riches qui l'achetèrent,
eux qui dans la vie s'étaient sentis irrités,
quelquefois carrément indignés,
mais qui n'avaient jamais éprouvé la colère véritable.

Ils l'achetèrent donc aux pauvres, eux qui en avaient à revendre.
Ils en donnèrent un bon prix,
et pendant un moment les pauvres firent aller.

Mais ensuite ils se remirent à être pauvres,
si bien qu'ils vendirent aussi leur pudeur, leur honte et leur douleur.
Ils embouteillèrent leur émotion et leur insubordination,
leur violence et leur rédemption, leur révolte et leur pitié.

Avec le temps, les caves des riches se remplirent de bouteilles.
À côté des grands crus millésimés
ils collectionnaient la faim des sans-culottes de la révolution,
et la colère des journaliers agricoles
qui occupaient les terres du Sud.

Entre les mousseux et les champagnes
on trouvait la folie des pellagres dans les campagnes
ou l'orgueil de l'aristocratie ouvrière
qui du temps de la guerre avait défendu les usines contre les nazis
et qui avait conquis ses droits dans les luttes syndicales.

Entre vins nouveaux et vins de paille
il y avait le dégoût des précaires et des SDF
ou la merveilleuse ferveur des zapatistes,
ceux qui un jour de mars
marchèrent sur Mexico avec leur passe-montagne.

De génération en génération les pauvres vendirent tout.
Les pauvres devinrent tellement pauvres
qu'ils prirent leur pauvreté,
la mirent en bouteille et s'en allèrent la vendre.
Ce furent les riches qui l'achetèrent,
eux qui pour être vraiment riches
se devaient aussi de posséder la misère des miséreux.

Quand les pauvres se retrouvèrent sans rien, ils s'armèrent.
Pas de couteaux ni de fourchettes, mais de pistolets et de fusils.
Parce que la révolution n'est pas un dîner de gala.

La révolution est un acte de violence.

Ils marchèrent vers le palais
et quand ils arrivèrent sous le balcon du podestat
ils s'arrêtèrent et demeurèrent muets.

Parce que sans la colère et la faim,
sans l'orgueil et le dégoût,
sans la soif et la merveilleuse ferveur,
sans conscience de classe, on ne fait pas la révolution.

Alors le podestat descendit à la cave.
Il prit une bouteille et la rendit au peuple.
Dedans, il y avait la liberté
qu'avaient conquise leurs grands-parents,
mais que leurs pères avaient vendue depuis un bon moment.
Ils auraient pu s'en faire un hymne ou un parti,
un cercle ouvrier ou un drapeau.
Ils la débouchèrent, mais cela ne servit à rien.

Parce que la liberté, toute seule, ça ne sert à rien.

Alors le podestat farfouilla dans sa poche.
Il y trouva une boîte de pastilles mentholées.
Il la remit au peuple.
Et à partir de cet instant, les pauvres redevinrent libres.

Libres de sucer des bonbons à la menthe.

Produis et consomme

Il était une fois un petit pays.
Dans ce petit pays il y avait un petit boulanger
qui travaillait juste ce qu'il fallait,
ni plus, ni moins.

Cette fois-là, c'était dimanche, mais il sortit quand même.
Il sortit de chez lui en disant à sa femme
« Je m'en vais faire une miche
et je la rapporte à la maison pour le déjeuner. »
Après une heure de travail
il reprit la route de chez lui avec sa miche de pain.

Chemin faisant, il fut arrêté par le petit charcutier qui lui dit
« Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu manges du pain et c'est tout ?
Ça te dirait un peu de saucisson ? »
« Tu penses », dit le boulanger.
« Alors donne-moi ta miche et moi je te donne du saucisson. »
« Mais sans pain, répondit le boulanger,
je le mange avec quoi, mon saucisson ? »
« Notre petit pays est un petit pays capitaliste.
Si tu travailles... tu produis, fit le charcutier.
Produis et consomme ! »

Le boulanger eut l'impression de saisir le message
et il courut à son fournil,

il travailla une heure de plus et s'en revint voir son collègue avec une deuxième miche.

Avec son pain et son saucisson, il reprit le chemin de chez lui.

Il fut arrêté par le petit tavernier.

« Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu maçonnes à sec ? lui dit-il.

Tu manges et tu ne bois pas ?

Ça te dirait, un pichet de vin ? »

« Si seulement » dit le boulanger.

« Alors donne-moi ton pain et ton saucisson et moi, je te fournis la boisson. »

« Mais sans pain et sans rien avec,

avec quoi je vais le boire, moi, mon vin ? »

« Nous vivons dans un petit pays capitaliste.

Si tu travailles... tu produis.

Produis et consomme ! »

Notre boulanger se rappela qu'il l'avait déjà entendu, ce truc-là.

Il courut de nouveau à son fournil et travailla deux heures de plus, il fit deux miches et s'en revint voir le charcutier.

Il lui en donna une en échange du saucisson

qu'il remit au tavernier

avec la deuxième miche pour obtenir son pichet.

Avec son pain, sa charcuterie et son vin,

il reprit le chemin de chez lui.

Le petit tailleur l'arrêta.

« Mais qu'est-ce que tu fais ? T'en as pas marre d'avoir ces vêtements pleins de farine sur le dos ?

Ça te dirait, un habit neuf ? »

« J'aimerais bien, dit le boulanger.

Mais je fais comment pour l'acheter ? »

« Donne-moi ton repas et moi, je te fournis de quoi t'habiller. »

« Mais, sans repas, je vais manger quoi, moi ? »

« Nous vivons dans un petit pays capitaliste.

Si tu travailles... tu produis.

Produis et consomme ! »

Le boulanger savait bien ce qu'il avait à faire.
Il courut à son fournil,
travailla quatre heures de plus pour faire quatre miches.
Les deux premières il les donna au charcutier
pour apporter du saucisson au tavernier et au tailleur.
La troisième, il la fit pour le tavernier
qui en échange du pain et du saucisson lui remit le vin.
Et la quatrième fut pour le tailleur, à qui il livra un repas entier.

Il avait travaillé tout le jour,
il était fatigué, mais heureux de s'en retourner chez lui
dans son habit propre
et avec son déjeuner, qui désormais était devenu un dîner.
Dès qu'il se fut assis à table
sa femme lui dit
« Tu es sorti pour faire une miche,
tu devais revenir une heure plus tard
et au lieu de ça tu n'as pas été là de toute la journée.
Maintenant que tu rentres bien habillé et avec un repas complet
tu manges tout ça tout seul.
Donne-moi au moins un bout de pain. »

« Maintenant on est riches, répondit le boulanger,
j'ai travaillé beaucoup et j'ai gagné beaucoup,
et je vais travailler et gagner pour nous deux.
Nous vivons dans un petit pays capitaliste.
Si tu travailles... tu produis.
Produis et consomme ! »

Il courut à son fournil, travailla toute la nuit et fit des miches
pour le charcutier, pour le tavernier et pour le tailleur.

Il rentra chez lui avec un dîner froid
et un habit neuf pour sa femme.
Il la trouva qui dormait
et il s'endormit lui aussi sans avoir la force de manger.

Le lendemain matin il ne se réveilla pas.
La veille au soir il était mort de fatigue,
maintenant il était mort tout court.

Alors sa femme appela le petit croque-mort
et le petit curé du petit pays.
« Disons-lui une messe », dit le curé.
« Faisons-lui des funérailles », dit le fossoyeur.
La veuve semblait indécise.
« Vous êtes pourtant des gens aisés, dit le curé.
Vous avez du pain, de la charcuterie, du vin et de beaux habits. »
« Nous aussi, on veut mieux manger, mieux boire,
et mieux nous habiller », ajouta le fossoyeur.

Alors la petite femme du petit boulanger comprit le message
et courut travailler au fournil.
Dans les rues il y avait des boulangers et des charcutiers,
des taverniers et des tailleurs,
des curés et des croque-morts,
des opérateurs de centre d'appels et des caissières de supermarché,
des ouvriers et des employés, des maîtresses d'école et des soldats.
Tout le monde courait à son travail.

C'était une belle journée dans le petit pays.

La radio diffusait une célèbre chansonnette.
La musique en était joyeuse,
le refrain facile à retenir
trottait dans le cerveau.

*« Produis et consomme,
produis et consomme,
produis et consomme,
produis, consomme et crève. »*